

“Vous êtes descendue d’un piédestal” : une appropriation collective des Mémoires de Simone de Beauvoir par ses lectrices (1958-1964)

Marine Rouch

▶ **To cite this version:**

Marine Rouch. “Vous êtes descendue d’un piédestal” : une appropriation collective des Mémoires de Simone de Beauvoir par ses lectrices (1958-1964). Littérature, 2018, 3 (191), pp.68-82. 10.3917/litt.191.0068 . hal-01980780

HAL Id: hal-01980780
https://hal.science/hal-01980780

Submitted on 14 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

■ **MARINE ROUCH,** UNIVERSITÉ DE TOULOUSE, FRAMESPA ;
UNIVERSITÉ DE LILLE, ALITHILA

« Vous êtes descendue d'un piédestal » : une appropriation collective des Mémoires de Simone de Beauvoir par ses lectrices (1958-1964)

« Après vos Mémoires, vous êtes descendue d'un piédestal, dans le bon sens, vous êtes devenue plus humaine et votre supériorité culturelle et intellectuelle ne vous rend plus si lointaine. »
Une lectrice, 20 juin 1959.

« Croyez que nous sommes nombreuses à voir en vous notre Porte-parole et rangez-moi, je vous prie, chère Simone de Beauvoir, au nombre de vos admiratrices les plus totales. »
Marguerite GRÉPON, 17 novembre 1958

S'il est difficile d'atteindre le lectorat réel des œuvres littéraires, quelques traces subsistent des pratiques de lecture, qui soulèvent d'intéressants problèmes méthodologiques d'interprétation. C'est le cas de la lettre à l'écrivain.e, que l'historiographie fait remonter à Jean-Jacques Rousseau[1]. Les travaux pionniers de Judith Lyon-Caen l'ont bien montré, ces lettres sont le fruit d'une représentation et d'une réinvention de la lecture par le lectorat lui-même. À ce titre, elles permettent sinon d'atteindre les expériences réelles de lecture, du moins de comprendre les « modes d'appropriation *possibles* » des œuvres littéraires[2]. Les lettres reçues par Simone de Beauvoir de la part de ses lectrices représentent un cas d'appropriation révélateur.

1. Se reporter au numéro de *Textuel* consacré à la lettre à l'écrivain.e : « Écrire à l'écrivain », dir. José-Luis Diaz, *Textuel,* vol. 146, n° 27, 1994.
2. Judith Lyon-Caen, « Histoire littéraire et histoire de la lecture », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, 2003, p. 618.

ARTICLE ON LINE

Simone de Beauvoir était une grande épistolière et une écrivaine attentive à son public[3]. Toute sa vie durant, elle a conservé les quelque 20 000 lettres reçues de la part de son lectorat[4]. Ces lettres se trouvent depuis 1995 à la Bibliothèque nationale de France, dans le fonds « Simone de Beauvoir » (Lettres reçues, sous-unité « Lettres reçues de lecteurs »). Malgré sa richesse, le fonds n'est peut-être pas complet : des lettres ont pu se perdre ou être détruites malgré le soin que l'écrivaine apportait à leur conservation. Par ailleurs, même si la majorité des lettres de la sous-unité du fonds à l'origine de cette étude a été écrite par le lectorat, s'y trouvent aussi bien des lettres d'ami.es, de connaissances et d'intellectuel.les que des demandes d'interventions diverses (conférences, articles, signature de pétitions, écriture de préfaces, etc.) Une sélection a donc été mise en œuvre dans le but d'extraire les lettres des lecteurs et lectrices inconnu.es[5], en particulier pour cet article au sujet des trois premiers tomes des Mémoires de l'écrivaine : *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958)*, La Force de l'âge* (1960) et *La Force des choses* (1963).

Avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), Simone de Beauvoir reçut un volumineux courrier de la part de ses lectrices. En effet, alors que les proportions étaient restées à peu près égales depuis 1949, les lettres écrites par des femmes augmentent soudain et l'écart se creuse à partir de 1958. Parmi les lettres de lecteurs, on compte 54 % de femmes et 38 % d'hommes au cours des 12 mois qui suivent la publication de chacun des

3. Voir aussi : Judith Coffin, « Beauvoir, Kinsey, and the mid-century sex », *French Politics, Culture & Society*, vol. 28, n° 2, summer 2010, p. 18-37, et « Sex, love, and letters: writing Simone de Beauvoir, 1949-1963 », *American Historical Review*, october 2010, p. 1061-1088 ; Alice Caffarel-Cayron, « The influence of Simone de Beauvoir's writing on Claire Cayron's personal and creative life : a preliminary journey through their correspondence (1964-1984) », *Simone de Beauvoir Studies,* vol. 29, 2013-2014, p. 4-19, et « Simone de Beauvoir's construal of language and literature in *Mémoires d'une jeune fille rangée*: a Hasanian perspective », *On Verbal Art: Essays in Honour of Ruqaiya Hasan*, dir. Wegener, Oesterle & Neumann, Equinox Publishing Ltd., à paraître ; Julie Augras, « Écritures de lecteurs : Beauvoir lue. La réception des *Mandarins* (1954-1959) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 116, 2016, p. 387-408.

4. Selon mes estimations, BnF – Département des Manuscrits, Fonds « Simone de Beauvoir » – Lettres reçues, NAF 28501, sous-unité « Lettres reçue de lecteurs ». Les autres sous-unités sont : « Lettres reçues d'intellectuels et amis », « Lettres reçues de lecteurs devenus correspondants privilégiés » et « Coupures de presse ». Pour un état des lieux : Marine Rouch, « "Vous ne me connaissez pas mais ne jetez pas tout de suite ma lettre". Le courrier des lecteurs et lectrices de Simone de Beauvoir », *Le Genre de l'archive. Constitution et transmission des mémoires militantes*, dir. Françoise Blum, Paris, Codhos Éditions, 2017, p. 93-108.

5. Un relevé systématique a été effectué pour chacune des œuvres étudiées ici, à savoir *Le Deuxième Sexe* et les trois premiers tomes des Mémoires. Puisque, d'après mes observations, le pic de réception des œuvres – c'est-à-dire le moment qui concentre le plus de lettres concernant une même œuvre – se situe au cours des 12 mois à partir de la date de première parution, j'ai effectué un relevé systématique des lettres reçues sur cette période pour chacune des œuvres, soit un total de 899 lettres. Notons que les chiffres ne peuvent donner une représentativité exacte mais plutôt des tendances.

tomes du *Deuxième Sexe*[6], 42 % de femmes et 45 % d'hommes après *Les Mandarins*, 63 % de femmes et 30 % d'hommes après *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 58 % de femmes et 38 % d'hommes après *La Force de l'âge*, enfin 61 % de femmes et 33 % d'hommes après *La Force des choses*[7]. Ces chiffres attestent une nette tendance à la féminisation du lectorat, que confirme parallèlement une analyse qualitative du corpus entre la réception du *Deuxième Sexe* et celle des Mémoires par les hommes et par les femmes, celle de ces dernières apparaissant beaucoup plus personnelle, voire charnelle.

Simone de Beauvoir est reconnue comme la porte-parole des femmes. Ce statut, qui résulte du succès du *Deuxième Sexe*, puis des interviews ou préfaces données par la suite, fut consolidé par son soutien au Mouvement de libération des femmes à partir des années 1970. Toutefois, le primat accordé au *Deuxième Sexe* eut pour effet de minimiser la portée des autres œuvres de Beauvoir – ses Mémoires en particulier – sur les femmes et sur le mouvement féministe. Comment les Mémoires furent-ils lus par une partie des lectrices ? De quelle manière cette réception participe-t-elle à la construction du statut de Simone de Beauvoir comme représentante des femmes ? Ces questions guident la première partie de cet article. Suit une réflexion sur la rupture provoquée par la clausule de *La Force des choses* en 1963 : « J'ai été flouée ». La mémorialiste avait jusqu'alors habitué son public à une aptitude au bonheur telle que celui-ci ne s'attendait pas au ton plus sombre du troisième tome. Une partie de la critique littéraire a choisi de lire dans la dernière phrase de *La Force des choses* un aveu d'échec de la philosophie existentialiste[8]. Mais s'il y a bel et bien malentendu, du côté de la critique comme du côté du lectorat, les lettres, loin de révéler une rupture, renforcent paradoxalement le statut beauvoirien de référence pour ces femmes.

« VOUS APPARTENEZ À NOUS TOUTES » (16 DÉCEMBRE 1958) : UNE APPROPRIATION COLLECTIVE

Mémoires d'une jeune fille rangée paraissent le 6 octobre 1958. Des dizaines de femmes éprouvent alors le besoin de parler d'elles à leur tour ; beaucoup d'entre elles ont *Le Deuxième Sexe* en tête.

6. Ces données sont à relativiser puisque le fonds semble incomplet pour ces années-là. Peu de lettres se trouvent en effet dans le fonds eu égard au retentissement immédiat du *Deuxième Sexe.*

7. Les autres sont des lettres anonymes ou dont le sexe de l'auteur·e est impossible à déterminer. Cela vaut pour les pourcentages de chacune des œuvres.

8. Voir l'étude de Vivi-Anne Lennartsson, *L'Effet-sincérité. L'autobiographie littéraire vue à travers la critique journalistique : l'exemple de « La Force des choses » de Simone de Beauvoir,* Suède, Lunds Universitet, 2001.

Les silences du *Deuxième Sexe*

À sa parution, l'essai avait créé un véritable choc :

> [...] me trouvant en relation avec une femme psychiatre qui me demanda si j'avais lu *Le Deuxième Sexe*, j'avais 23 ans et ce fut une révélation assez violente ; d'abord un très lent réveil à la dignité, c'est assez mal dit, mais je crois, oui, très sincèrement que ces deux livres [les deux tomes qui composent *Le Deuxième Sexe*] m'ont redonné l'utilité de vivre et surtout de ne pas éternellement subir. (28 septembre 1959)[9]

À lire les témoignages de ces femmes, il apparaît que le livre a joué le rôle d'un éveilleur de conscience, mais d'une manière particulière. En effet, il n'a pas conduit les femmes à se rendre compte de leur condition : celles qui ont écrit à Beauvoir en ressentaient déjà les contradictions ; la prise de conscience s'est située à un autre niveau. Il faut rappeler qu'au cours des années 1950, en dépit de la relève militante qui commençait à se dessiner, aucun mouvement social d'envergure ne permettait aux femmes de se rallier à une communauté[10]. L'essai a donc fourni pour la première fois à ces femmes isolées dans leur vie respective le récit d'une expérience commune, mettant fin à une solitude aliénante.

Toutefois les limites du livre se sont rapidement fait sentir. Simone de Beauvoir avait présenté des situations, exposé des faits, dressé un tableau de la condition féminine sans pour autant apporter de solutions. Christiane l'écrit : « [...] il serait grand temps que vous continuiez cette œuvre, vous nous ouvrez les yeux, vous nous réveillez mais il faudrait aussi nous donner une autre nourriture et parler bien davantage aux femmes. » Cette lectrice demande plus :

> Il est curieux de voir le nombre de mes amies par exemple, toutes mariées, mères de famille, accablées par des soucis divers pour la plupart insignifiants, assommants, elles ont lu vos livres, *Le Deuxième Sexe* surtout, et alors c'est comme une cassure dans leur vie, un temps d'arrêt où elles respirent enfin seules et entrevoient ce qu'elles voudraient faire, c'est à ce moment-là qu'elles ont besoin d'autre chose : le livre que vous n'avez pas encore écrit. (28 septembre 1959)

Si *Le Deuxième Sexe* a dévoilé une situation et permis aux femmes de voir publiquement formulé ce qu'elles éprouvaient, ce sont le vide et la peur qui font suite à la lecture :

> Il y a deux sortes de femmes qui lisent *Le Deuxième Sexe* et en le prêtant j'ai toujours un peu peur : celles qui se réveillent, ont peur et... se rendorment et celles qui se réveillent, ont peur et ne peuvent pas se rendormir ! Ces dernières lisent tous vos livres et essayent de comprendre. (15 novembre 1959)

9. Tous les extraits de lettres utilisés dans cet article sont utilisés dans le strict anonymat et le respect de la vie privée.
10. Voir Sylvie Chaperon, *Les Années Beauvoir,* Paris, Fayard, 2000.

Les Mémoires ont peut-être contribué à combler certains silences du *Deuxième Sexe*. Simone de Beauvoir y poursuit plus personnellement le processus d'émancipation qui concentre la réception féminine de l'ensemble de l'œuvre beauvoirienne. Dans un contexte où les œuvres autobiographiques produites par des femmes rencontrent peu d'intérêt, l'écrivaine déjà célèbre devient une référence pour des femmes en quête de modèles[11].

« Cette "Simone", c'est moi-même » : toutes des jeunes filles rangées

Nombreuses sont les femmes qui ont exprimé la proximité ressentie au cours de leur lecture des *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Pour ces lectrices, Beauvoir y a réduit le gouffre les séparant d'elles : « Madame, je n'ai pas le privilège de vous connaître ; il me semble, néanmoins, vous connaître grâce à vos œuvres » (17 novembre 1958), peut-on lire.

Agrégée de philosophie, figure intellectuelle majeure de l'époque, Simone de Beauvoir était également la compagne de Jean-Paul Sartre, « pape » de l'existentialisme. Ses œuvres avaient pour réputation d'être ardues mais paraissaient de plus dans la célèbre et onéreuse collection Blanche de Gallimard[12]. On se souvient du *Deuxième Sexe* comme d'un traité philosophique, certes révélateur mais difficile – nombreuses sont les lettres le lui reprochant[13]. En 1954, elle reçut le prix Goncourt pour *Les Mandarins*, les prix littéraires apparaissant, aux yeux du lectorat, comme « un nécessaire guide sélectif[14] », selon les termes de Sylvie Ducas. De plus, l'éditeur assura un tirage du livre bien plus conséquent que de coutume (environ 200 000 exemplaires dans les années 1950[15]) et la promotion du livre eut d'heureuses conséquences pour l'auteure et son éditeur ; *Paris-Match* ne se trompait donc pas lorsqu'en décembre 1954, il annonça : « Simone de

11. Voir Nicolas Boileau, « Un genre à part : l'autobiographie et la gynocritique », *La Fabrique du genre : (dé)constructions du féminin et du masculin dans les arts et la littérature anglophones*, dir. Claude Le Fustec et Sophie Marret, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 289-304.

12. Il n'est pas rare de lire des témoignages sur le prix élevé des livres de Simone de Beauvoir, les délais de publication des œuvres beauvoiriennes en format poche étant plus longs que pour les œuvres sartriennes.

13. « Pour qui avez-vous écrit un tel livre ? Pour un petit cénacle de quelques centaines (ou milliers) de personnes initiées au jargon ésotérique de la métaphysique et de sa catégorie existentialiste ? Ou pour tout public ayant assez de bon sens et de faculté de compréhension pour aborder utilement de tels problèmes ? Ceux-ci ne peuvent-ils être exposés en langage familier faisant exclusion de cette algèbre pédante des "philosophes" professionnels ? » (29 janvier 1958). Il s'agit de l'un des thèmes que l'on retrouve dans la critique littéraire du *Deuxième Sexe* entre 1949 et 1951.

14. Sylvie Ducas, « Faut-il brûler le Goncourt ? », *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, dir. Katherine Ashley, Oxford-Bern, Peter Lang, coll. « Modern French Identities », 2004, p. 181.

15. *Ibid.,* p. 179.

Beauvoir était célèbre, elle sera lue[16]. » Le courrier des lecteurs montre de fait une augmentation des lettres reçues. Or, même si quelques lecteurs et lectrices lurent *Les Mandarins* comme un roman à clé, cherchant Simone de Beauvoir et son entourage dans chacun des personnages, les lettres reçues ne témoignent pas d'un aussi grand sentiment de proximité avec la romancière.

À partir de 1958, en revanche, Simone de Beauvoir se raconte et se fait femme ordinaire. Elle incarne désormais l'amie idéale, susceptible d'accueillir les confidences : « C'est une telle amie que j'aurais voulu rencontrer, lorsque moi-même, quelques années plus tard je promenais mes espoirs de jeune fille le long des allées du Luxembourg » (28 novembre 1958). Le rapport va même parfois jusqu'à abolir toute asymétrie :

> Madame, je vous avoue que ce titre au début de ma lettre semble insolite. Je viens de relire votre livre, et j'ai pensé tout à coup que nul plus que vous ne serait prête à m'en entendre parler. Il m'a semblé pendant ces pages être si prêt de vous, tellement partager vos pensées comme vos journées que c'est la raison pour laquelle ce Madame me semble étrange [...]. (10 avril 1959)

Les Mémoires configurent les rapports de l'écrivaine avec ses lectrices : celle-ci y montre qu'elle pouvait avoir les mêmes pensées, les mêmes activités ou les mêmes difficultés que la plupart de ses contemporaines. « Vous êtes descendue d'un piédestal », lui écrit-on, mais « dans le bon sens, vous êtes devenue plus humaine et votre supériorité culturelle et intellectuelle ne vous rend plus si lointaine » (20 juin 1959).

Cette proximité conduit pour la première fois les lectrices à s'identifier à l'écrivaine[17]. Simone de Beauvoir a écrit leur propre vie : même éducation bourgeoise et religieuse, mêmes angoisses sur l'existence et sur la mort, même goût pour la littérature... « Il y a certainement trop de ressemblances entre l'atmosphère de votre enfance et la mienne pour que je ne m'y sente pas en familiarité, malgré les différences de circonstances » (8 novembre 1958), écrit l'une d'elles. Cela semble d'ailleurs être l'une des conditions de la prise de plume : « Si je vous écris aujourd'hui c'est qu'un grand nombre d'événements, des goûts semblables, des souvenirs ont été réveillés en moi par la lecture de votre livre. » Même la ressemblance physique vient renforcer la légitimité à pénétrer dans l'intimité de la célébrité : « j'avais des boucles brunes et des yeux bleus » (16 février 1959). Celles qui ont écrit à Simone de Beauvoir à la suite des *Mémoires d'une jeune fille rangée* se sont retrouvées dans l'autobiographe qui leur a permis de revivre leurs jeunes années. Une lectrice résume : « Cette "Simone" c'est moi-même » (10 mai 1959).

16. *Paris-Match*, 11-18 décembre 1954, n° 298, p. 78.
17. On l'a vu, *Le Deuxième Sexe* n'a pas créé une identification des lectrices à l'écrivaine, mais des lectrices à l'ensemble des femmes. Par la lecture de l'essai, celles-ci ont rallié une communauté.

À la lecture des lettres, il est frappant de voir que ces lectrices se considèrent comme des doubles de Simone de Beauvoir. L'une d'elles va même jusqu'à se proclamer sa « plus fervente sosie » (21 juin 1960). Très vite pourtant, le fossé va se creuser, car, j'y reviens plus loin, si ces femmes se sont reconnues en Simone de Beauvoir, elles ont aussi vu en elle un idéal vers lequel il leur est difficile de tendre du fait des limitations sociales qui leur sont imposées.

Une écrivaine « humaine » : *La Force de l'âge*

« Ah comme je vous félicite d'avoir écrit vos Mémoires de jeune fille et comme je souhaite que vous écriviez vos Mémoires de femme » (23 novembre 1959). C'est chose faite en 1960 avec la publication de *La Force de l'âge,* qui couvre 1929 jusqu'à la Libération et dans lequel Simone de Beauvoir répond à l'attente suscitée par le premier tome. On retrouve toujours l'expression de la proximité ressentie au moment de la lecture, suivie du processus d'identification. C'est le cas dans la lettre de cette institutrice qui a lu *La Force de l'âge* comme une lettre lui étant personnellement adressée : « Certains détails m'ont étonnée car je ne vous imaginais pas cuisinant, poussant une charrette à bras, ayant faim, ayant froid. Puis j'ai compris que ces situations matérielles semblables aux nôtres vous rapprochaient de nous. » (15 décembre 1960). Ce livre situe Beauvoir parmi les gens « ordinaires » : comme eux, elle avait traversé les années de guerre et d'Occupation, et subi les longues files d'attente pour y recevoir les précieux bons de rationnement. Simone de Beauvoir était humaine.

L'isotopie de l'humanité revêt une double signification. La première, que l'on a vue, place la mémorialiste parmi les gens « ordinaires ». La seconde, en revanche, met l'accent sur son caractère profondément humain, sur sa solidarité ainsi que sur la responsabilité au sens existentialiste. « Je vous découvre humaine, soucieuse de connaître, de comprendre et d'aider les gens » (9 avril 1961). L'aspect générationnel apparaît intimement lié au leitmotiv de l'humanité : « il me semblait relire les souvenirs de ma vie de femme » (10 mai 1962), écrit une lectrice en 1962.

Simone de Beauvoir décrit une période terrifiante, celle de la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle non seulement le quotidien des Français.es a été ébranlé mais surtout à l'issue de laquelle la honte de la collaboration et la suspicion ont structuré les mentalités. Dans ce contexte, les lectrices qui ont vécu la même période, en saluant l'authenticité et la vérité beauvoiriennes, semblent conjurer la honte de l'Occupation[18] : « je ne résiste pas au désir de vous écrire, pour vous remercier de nous avoir donné des pages

18. Cet aspect de la réception est aussi à relier au genre autobiographique et au pacte qui lie l'auteur, le texte et le lecteur. L'historiciser permet ici de mettre en évidence l'état d'esprit de l'époque et les liens entre émotions, vie sociale et conscience politique.

si vivantes, si humaines, où l'on respire la vérité, la sincérité, et tous les aspects attachants de notre condition humaine. » (29 juillet 1964).

Du *Deuxième Sexe* aux Mémoires ou de la théorie à la réalisation

À partir de la publication des Mémoires, les lectrices se font donc une idée précise de l'écrivaine : proche de son public et, par extension, de ses semblables ; pas si différente d'elles ; et finalement solidaire et bienveillante. En retour, les Mémoires suscitent une nouvelle lecture et une réappropriation du *Deuxième Sexe*, consolidant ainsi le statut beauvoirien de référence pour les femmes et pour le féminisme.

En effet, les Mémoires semblent avoir comblé les vides de l'essai selon trois mécanismes : non seulement l'effet de proximité et le processus d'identification traités plus haut, mais également un effet de distanciation, qui a permis de compléter l'appropriation collective. Alors que les deux premiers s'apparentent à des stratégies auctoriales visant à stimuler le lectorat et résultent en partie du genre autobiographique, le dernier n'est pas mis en œuvre par l'écrivaine mais découle directement par ricochet des deux autres[19].

Si les lectrices se reconnaissent en Simone de Beauvoir personnage des Mémoires, le fossé se creuse vite et de « sosies », elles deviennent des doubles en négatif, ayant échoué là où Simone de Beauvoir a réussi :

> J'ai été élevée moi aussi sans un milieu religieux. J'ai subi moi aussi tous les tabous religieux ou autres. J'ai essayé de me libérer, moins facilement que vous parce que sans doute j'avais moins de personnalité et qu'en définitive je suis un pauvre être plus affectif qu'intellectuel. Ce qui me mortifie. (8 octobre 1959)

> Comme vous, j'ai voulu que « ma vie fut justifiée par une sorte de nécessité ». J'ai voulu savoir pourquoi je vivais. Je me posai la question : « Pourquoi la vie ? », et je ne pus trouver de réponse. [...] Je décidai de me tuer. Échec total, je me relevais après deux jours de coma. (29 octobre 1958)

Si Beauvoir a réussi à comprendre puis à se détacher de son milieu bourgeois, d'autres y sont restées prisonnières et souffrent de n'avoir pas pris l'initiative de faire leurs propres choix. En cela, Simone de Beauvoir représente un modèle d'émancipation et un idéal d'existence. Mais alors qu'elle affiche un optimisme presque infaillible dans les deux premiers tomes, *La Force des choses,* troisième tome, laisse place aux désillusions.

19. Voir Wolfgang Iser sur l'identification qu'il considère comme un stratagème de l'auteur.e pour stimuler une attitude chez le lecteur ou la lectrice (Wolfgang Iser*, The Implied Reader: Patterns of Communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1974, p. 291).

LA FORCE DES CHOSES INTERPRÉTÉ PAR LES LECTRICES : CONSOLIDER LE MYTHE

« On a mal interprété la dernière phrase de mon livre et elle suscite encore aujourd'hui des commentaires ironiques, indignés, hostiles ou navrés », écrit Simone de Beauvoir à l'heure des comptes[20]. La dernière phrase, « j'ai été flouée », à l'écriture de laquelle elle admettra avoir cédé à une « dramatisation littéraire », a fait couler beaucoup d'encre[21]. Françoise d'Eaubonne écrit ainsi :

> Peu de formules prononcées par une célébrité ont connu autant de commentaires, d'interprétations, de ripostes. Nous ne pouvons guère y comparer que certaines phrases du général De Gaulle. Des lecteurs se reportaient au dictionnaire pour saisir le sens exact de ce terme, y discerner la « coquetterie d'auteur » ou le drame d'une authentique désillusion[22].

Fidèle à ses « desseins de dissiper des malentendus »[23], Simone de Beauvoir s'est par la suite souvent exprimée sur le sujet, laissant à chaque fois percer son agacement. Pourtant, les lettres écrites par des lectrices en réaction à *La Force des choses,* si elles illustrent des malentendus, font aussi et surtout état du rôle dont Simone de Beauvoir a puissamment été investie depuis la publication du *Deuxième Sexe* puis des deux premiers volumes autobiographiques.

Une rupture de l'horizon d'attente et des lectures fragmentées

Simone de Beauvoir mettait en garde son lectorat de *La Force des choses* : « [...] j'avertis que sa vérité ne s'exprime dans aucune de ses pages mais seulement dans leur totalité[24] ».

Or comme l'étude de Vivi-Anne Lennartsson l'a bien montré, la critique journalistique, au lieu d'appréhender le livre dans sa totalité, l'a découpé en plusieurs thématiques traitées séparément, depuis la guerre d'Algérie jusqu'à la vieillesse alors même que la mémorialiste entendait les mettre en étroite relation. À aucun moment l'idée n'est émise que Simone de Beauvoir a produit « une pensée corporelle de la honte en relation aux

20. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, éd. Hélène Baty-Delalande, dans *Mémoires*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 609.
21. Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre,* Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 269.
22. Françoise d'Eaubonne, *Une femme nommée Castor : mon amie Simone de Beauvoir*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 253 ; cité par Vivi-Anne Lennartsson, *L'Effet-sincérité, op. cit.,* p. 111.
23. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge,* éd. Jean-Louis Jeannelle, Hélène Baty-Delalande *et al.*, dans *Mémoires*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 356.
24. *Id.*, *La Force des choses I,* éd. Jean-Louis Jeannelle, dans *Mémoires*, t. I*, op. cit.*, p. 939.

souffrances infligées au peuple algérien dans sa chair[25] », interprétation qui aurait été véritablement totalisante. Que Simone de Beauvoir consacre de nombreuses pages au rapport au temps, à la désillusion et à la vieillesse a été perçu comme une tentative de bilan personnel débouchant sur un aveu d'échec et non comme une esthétique et une critique décoloniales.

Car Simone de Beauvoir souhaitait que son livre déplaise. Le cœur de *La Force des choses* se trouve bel et bien dans son expérience de la guerre d'Algérie. En 1966, elle confie à Francis Jeanson : « Cela étant, il y a eu tout de même aussi un profond dégoût, dont on n'a pas compris qu'il procédait *essentiellement* non point de mon visage dans la glace (plutôt un symbole qu'autre chose), mais de la guerre d'Algérie et de tout ce qu'elle m'avait découvert[26]. » Sans détour, elle exprime sa honte d'être française et dénonce un pays dont le gouvernement cautionne le recours à la torture. Dans ce contexte, de nombreuses lectrices – mais également des lecteurs – ont apprécié le courage et la sincérité de l'écrivaine[27] :

> Madame, je viens de terminer votre livre *La Force des choses* et je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous dire combien j'ai été intéressée par vos récits et touchée par la sincérité et la véracité de vos opinions. Après vous avoir lue, on voit les choses sous un aspect que l'on n'avait pas toujours su voir. (6 octobre 1964)

L'écrivaine exprime le « profond dégoût » et la honte de ces années-là à travers les effets du temps sur le corps et une écriture de la désillusion. Pour autant, la relation entre l'expérience de la guerre d'Algérie et le traitement du temps ou de la vieillesse est rarement faite. Comme la critique journalistique, beaucoup de lettres laissent plutôt transparaître une lecture fragmentée de l'ouvrage. Parmi elles, les femmes s'emparent beaucoup plus souvent et de façon beaucoup plus personnelle de la problématique du rapport au temps étroitement lié à la perception qu'elles ont de leur corps.

Des femmes prisonnières du temps en leur corps

« Il faut absolument que je dise au monde quelque chose avant de mourir – dépêchons-nous – j'ai déjà presque 46 ans » (9 juin 1959). Cette

25. Annabelle Martin-Golay, « Féminisme et postcolonialisme : Beauvoir, Fanon et la guerre d'Algérie », *International Journal of Francophone Studies,* vol. 10, n° 3, 2007, p. 419.
26. Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre, op. cit.*, p. 270. Dans l'épilogue, Beauvoir utilise la métaphore du reflet dans le miroir : « Mon soixante-douzième anniversaire est aussi proche que le jour si proche de la libération./ Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à me planter devant la glace. À quarante ans, un jour, j'ai pensé : "Au fond du miroir la vieillesse guette ; et c'est fatal, elle m'aura." Elle m'a. » (Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, dans *Mémoires*, t. II, *op. cit.*, p. 378).
27. Voir Judith G. Coffin, « Politics, The Algerian war 1960-1962 », *Sex, Love and Letters: Writing Simone de Beauvoir, 1948-1972*, à paraître. L'historienne envisage *La Force des choses* et le traitement de la honte comme une phénoménologie de l'émotion et une performance d'un sentiment politique qui convient à l'époque. Qu'elle soit ici remerciée de m'avoir permis de lire une partie de son travail en cours.

lectrice n'est pas la seule à avoir l'impression que sa vie n'aura eu, à la fin, aucune signification. « Je constate avec stupeur que par le double effet de mon caractère et de mes conditions d'existence j'aurai passé ma vie à attendre de vivre et à croire "que la vie commence demain" » (19 janvier 1958), écrit une correspondante régulière qui tente de concilier ses devoirs de mère, son travail d'institutrice, les corvées ménagères, et son envie d'écrire. Elle a un roman en cours pour lequel elle se dit « atteinte "d'infinitisme" » mais qu'elle considère comme « la seule possibilité de donner un sens à l'incohérence et à l'absurdité de l'aventure humaine ». Une autre, aspirante écrivaine dans la même situation, écrit :

> Comme c'est triste tout ce que vous écrivez dans *La Force des choses*, je n'étais donc pas anormale, la vie depuis 1939, c'était donc bien ça. Cette chose informe, gluante, insaisissable ; vous aviez Sartre, quelques vrais amis, des voyages, des amours, du temps pour écrire. Moi je n'avais que des enfants, de la lessive, de la vaisselle, et toutes ces choses tristes je ne les ai jamais partagées. (vers 1963-1964)

Dans *Le Deuxième Sexe,* Simone de Beauvoir montrait que les hommes se situent du côté de la transcendance, de la production et de l'action alors que les femmes sont reléguées par une société patriarcale du côté de l'immanence et de la passivité. « Puisque c'est lui qui est producteur, c'est lui qui dépasse l'intérêt de la famille vers celui de la société et qui lui ouvre un avenir en coopérant à l'édification de l'avenir collectif : c'est lui qui incarne la transcendance. La femme est vouée au maintien de l'espèce et à l'entretien du foyer, c'est-à-dire à l'immanence. » Beauvoir rappelle pourtant que « toute existence humaine est transcendance et immanence à la fois »[28]. Si l'homme a la possibilité de s'ancrer dans le monde tout en fondant un foyer, on attend au contraire de la femme qu'elle maintienne et entretienne « la vie dans sa pure et identique généralité ; elle perpétue l'espèce immuable, elle assure le rythme égal des journées et la permanence du foyer[29] ». Le chapitre, « La femme mariée », en livrant une critique de cette distinction, contribue à saisir l'expérience aliénante que les femmes ont du temps. Au foyer, « ni le temps ni l'espace ne s'échappent vers l'infini, ils tournent sagement en rond[30] ». Avec le repli au foyer opéré au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les tâches se multiplient. Il faut à la fois s'occuper de l'intérieur de la maison et éduquer les enfants. Parallèlement, l'idéal de la femme exerçant un travail salarié est promu[31]. Devant faire face

28. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949), t. II, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1976, p. 224.
29. *Ibid.,* p. 225.
30. *Ibid.,* p. 257.
31. Georges Duby, Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident V. Le XX^e siècle*, Paris, Plon, coll. « Tempus », 1992 ; Claire Duchen, *Women's Rights and Women's Lives in France, 1944-1968*, London, Routledge, 1994.

à la fatigue, à la répétitivité et, souvent, à l'isolement, les femmes font face au « problem that has no name[32] ».

Avant même *La Force des choses,* le temps et l'âge sont des sujets récurrents dans les lettres des lectrices. Une lectrice écrit : « Il y a un appel dans mes lettres parce que je souffre d'une culpabilité de n'avoir pas tenu rempli mes promesses envers la vie ». Elle « stagne » dit-elle, et se « néglige ». À 35 ans, elle se dit résignée au vieillissement et à la mort. C'est parce qu'elle n'a pas su choisir et affronter sa vie, assure-t-elle, qu'elle est dans cette situation, mère de trois enfants et divorcée (10 janvier 1961).

Lorsque Simone de Beauvoir, en 1963, parle des effets du temps et de son expérience du vieillissement, ses lectrices s'en saisissent pour témoigner :

> Je voulais aussi vous parler de vos réflexions sur la vieillesse, mais je me rends compte que c'est un peu présomptueux à 38 ans d'avoir sa petite idée de la question ! Pourtant cette marche inéluctable m'affole déjà et j'espère que le fait d'avoir des enfants m'aidera peut-être, mais pensez-vous que la jeunesse des autres puisse aider à se passer de la sienne ? Il y a encore tant de choses que je voulais voir et connaître, et j'ai déjà l'impression de ne plus pouvoir penser et réfléchir comme avant. (Janvier 1964)

Une fois de plus, elles découvrent qu'elles ne sont pas seules. Une femme ose enfin aborder ce sujet tabou : « je me dis d'une part : si mon désespoir devant la vieillesse, une autre femme, et d'une autre envergure que moi l'éprouve, il est dans les choses normales ; il n'est pas forcément chez moi signe de déséquilibre psychique. » (16 mars 1964). Une autre écrit : « Je partage même cette crainte de vieillir. Le mot vieillesse me blesse quand vous l'employez ; parce que sans doute je ne vous trouve pas vieille et que le mot m'effraie moi-même comme une vérité trop humiliante. » (7 septembre 1964).

Très vite, elles cherchent à rassurer Simone de Beauvoir. Alors qu'elles sont prisonnières du temps, l'écrivaine, par son œuvre, a les moyens d'y échapper. Elle en a même le devoir aux yeux de ces lectrices fidèles.

Les statues transcendent le temps : ce que le malentendu révèle

« Je m'explique leur réaction. Beaucoup d'entre eux à la fois me statufient et s'identifient à moi[33] », écrit Beauvoir. Les statues, même si elles en éprouvent les effets, sont censées survivre au temps ; Beauvoir statufiée se doit de ne pas se laisser rattraper par la mort. Elle devient, par l'appropriation de ses lectrices, cette statue érigée pour montrer un cap.

32. Betty Friedan, *The Feminine Mystique,* New York, Penguin, 1963, p. 5.
33. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait, op. cit.*, p. 608.

On le voit, la publication de *La Force des choses* a finalement accéléré l'appropriation collective dont l'écrivaine a fait l'objet. À son origine, plusieurs malentendus dont les plus importants sont la confusion entre l'auteure réelle et l'auteure impliquée, et une interprétation littérale de l'ouvrage[34]. Si cela a provoqué des critiques de la part des lectrices, celles-ci sont le plus souvent teintées de bienveillance et rappellent à Simone de Beauvoir son rôle de modèle. Là où les lectrices subissent violemment les effets du temps, Simone de Beauvoir a, selon elles, la possibilité d'y échapper : les lettres se donnent pour mission de le lui rappeler.

Que cette femme dont la vie s'inscrit sous le signe du privilège, se déclare flouée leur semble injustifié :

> Je comprends qu'après une réussite comme la vôtre le vécu de l'adolescente se soit « banalisé » et que le succès et la possibilité de vivre librement l'existence que l'on s'est choisie finissent par perdre leur valeur dans la mesure où ils sont goûtés, depuis des années déjà. [...] Mais par ailleurs, croyez-vous quelle que soit la sincérité de votre propos (et je ne doute pas de cette sincérité un seul instant), croyez-vous que vous puissiez vraiment vous considérer comme flouée ?

Elle poursuit :

> Alors tournez-vous vers ceux qui au départ avaient les mêmes espoirs que vous et qui à votre âge n'auront pas le soin du lendemain assuré peut-être... Vous pensez : « c'est leur faute, ils n'ont eu ni énergie, ni ma ténacité », pourtant il y a parfois les circonstances qui, quelles que soient l'énergie et la ténacité, finissent par user... par briser même. (11 novembre 1963)

Beauvoir n'a pas gagné le droit de s'estimer « flouée » au sens où cela a été interprété :

> Vous avez sur moi un immense avantage : vous êtes déjà assurée que vous ne mourrez jamais. On parle, on parlera toujours de vous comme on parle de Jean-Jacques Rousseau. Vous aurez marqué profondément notre siècle, vous aurez puissamment contribué à le transformer. Et de par le monde, il y a déjà des millions de personnes qui vous admirent et vous aiment. (19 novembre 1963)

L'écrivaine a désormais un rôle à tenir. À ces femmes, pour la plupart emprisonnées dans leur quotidien, elle doit ouvrir le monde car c'est à travers ses livres que celles-ci respirent :

> Simone de Beauvoir, reprenez pour nous certaines questions même celles qui vous paraissent allez de soi. Reparlez-nous de Rome et d'ailleurs... revenez sur la condition et l'évolution de la femme... continuez à parler de vous... personne ne peut arrêter les comptes avant la fin ! (3 juin 1964)

34. « Je l'ai indiqué déjà : le malentendu le plus grave est venu de ce que le lecteur a méconnu la distance qui sépare l'auteur en chair et en os et le personnage doué d'une constitution fictive qu'il crée par le fait d'écrire. » (*Ibid.*, p. 610).

Ce qui apparaît dans l'épilogue de *La Force des choses* comme une crise dépressive peut s'avérer dangereux pour des lectrices qui ont placé tous leurs espoirs en elle : « Vous brisez la joie de celle qui vous lit » (20 novembre 1963), écrit l'une d'elles. Car si à 56 ans, Simone de Beauvoir, dont la vie est si riche, se retourne sur son passé et déclare avoir été flouée, comment envisager une vie passée à lutter, le plus souvent en vain, pour s'émanciper ?

La puissance des écrits de Simone de Beauvoir et leur importance pour les femmes se lisent avec encore plus de force dans ces lignes : « Que je voudrais que l'épilogue n'eût jamais été publié, pour moi, pour toutes celles qui auront dans la tête, en se regardant dans leur miroir, les mots que vous avez écrits et fixés. » (5 janvier 1964). Une autre implore : « alors je vous en prie, dites-moi que vous n'avez pas été flouée, que la vieillesse n'est pas pour vous cette chose affreuse que le commun des mortels voit venir avec crainte et résignation : je déteste ces mots et j'ai besoin de savoir que vous y échappez » (9 août 1964). Subitement, alors que Simone de Beauvoir avait incarné une extraordinaire femme ordinaire, elle rejoint à nouveau l'Olympe.

C'est sur l'effet qu'elle a sur son lectorat que les lectrices espèrent ouvrir les yeux de Simone de Beauvoir. Sylviane se lance : « Mais comme vous êtes injuste envers vous, comme c'est faux que votre expérience n'a rien engendré, car elle a engendré 100 fois mieux qu'une colline, 1 000 fois mieux qu'une fusée, un espoir lumineux au cœur de millions de femmes ! »(29 octobre 1964). L'écrivaine a déjà laissé une trace sur son époque, et elle est assurée de lui survivre : « Quand vous parlez de vieillir aussi vous exagérez car vous êtes bien la personne la plus à l'abri de la vieillesse » (*ibid.*)

Elle a en effet déjà prouvé qu'elle pouvait montrer la voie en restant fidèle à sa sincérité, son humanité et son authenticité à une époque où la France s'enlisait dans l'hypocrisie. « Par vos écrits, votre action, ce que vous êtes, vous avez ouvert tant de fenêtres, enfoncé tant de portes, délivré tant d'êtres humains, il me semble qu'on ne peut rien désirer de plus si ce n'est l'accord profond avec un autre être. » (9 novembre 1964). Réagissant à ce qu'elles interprètent comme un renoncement et une triste fin, les lectrices enjoignent Simone de Beauvoir de continuer : « Vous n'allez pas nous laisser choir maintenant ! Ce n'est pas parce que l'aventure se termine que vous cessez de vivre. Il nous semble au contraire que c'est à partir de maintenant que vous allez donner vos œuvres véritablement créatives. » (5 janvier 1964). Une autre conclut, au nom de toutes : « Vos lectrices, pensez à nos filles aussi, attendent le prochain Simone de Beauvoir cette femme jeune qui est vous. » (5 janvier 1964).

CONCLUSION

Dans ses Mémoires, l'écrivaine a livré une image d'elle-même moralement irréprochable. Chacune de ses actions y est toujours justifiée, chacun de ses choix solidement argumenté. Depuis la fin des années 1920, elle a choisi de lier sa vie à Jean-Paul Sartre et raconte leur pacte devenu mythique au début de *La Force de l'âge*[35] – les lectrices des années 1950 ne connaissent pas encore ses relations contingentes et homosexuelles. Simone de Beauvoir a su se montrer à la fois femme ordinaire et exceptionnelle. Le matériau qu'elle livre à l'interprétation de son lectorat est propre à édifier son existence en modèle :

> À une époque où l'enthousiasme et la joie de vivre font malheureusement défaut, je vous remercie. Vous n'êtes en fait qu'un prétexte, l'étincelle qui suffit. [...] il est réconfortant de voir ce qu'on peut faire d'une vie. [...] J'attends tout de la vie mais je sais que c'est à moi de la forger. J'ai les mains tendues et vides pour le moment mais j'espère qu'à ma mort, je ne pourrais les fermer tant elles seront pleines de richesses. Votre vie me semble être un bon exemple d'utilisation, justement, de toutes ces possibilités non exploitées que tout le monde a au départ. [...]. (vers 1962)

Les lectrices des années 1950 et du début des années 1960 ont construit une logique de son œuvre à des fins propres à chacune mais qui rejoignent les préoccupations collectives d'une époque. Si Simone de Beauvoir a combattu les mythes toute sa vie, elle semble en être devenue un et fait ici figure d'une Ariane moderne déroulant son œuvre pour guider les femmes vers l'émancipation.

35. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge, op. cit.*, p. 370-371.